

LE GÉNÉRAL BARON DE VINCENT
SÉANCE PUBLIQUE DU 26 MAI 1932

Marcel MAURE
MEMBRE TITULAIRE.

LE GÉNÉRAL BARON DE VINCENT

1757-1834

DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE DE STANISLAS

(26 Mai 1932)

(Extrait des Mémoires de l'Académie de Stanislas, 1931-1932)

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT

NANCY-PARIS-STRASBOURG

1933

LE GÉNÉRAL BARON DE VINCENT

1757-1834

Par M. Marcel MAURE

MEMBRE TITULAIRE

DISCOURS DE RÉCEPTION

MESSIEURS,

En m'accueillant parmi vous, il y a quelques années, vous avez acquis tous les droits à ma profonde gratitude. Les titres qui me recommandaient à votre bienveillance, étaient très minces, je ne me fais à cet égard aucune illusion, si je considère les oeuvres qui, depuis près de deux siècles, ont amené tant d'hommes éminents à prendre place sur vos fauteuils. Ce sont, je le sais, les précieuses amitiés que je comptais dans vos rangs, qui ont aplani pour moi le chemin de vos portes. Je les en remercie du fond du coeur.

Je dois, d'après la tradition, payer ma bienvenue par un discours : il sera simple et sans prétention. Lorrain comme vous, Messieurs, c'est d'un Lorrain que je vous parlerai. Et si les gestes de mon personnage n'ont pas eu la Lorraine pour théâtre, s'ils se sont déroulés, pour la plupart, loin de ses frontières, au milieu des événements formidables du XVIII^e siècle finissant, et du XIX^e en ses premières années, vous verrez, si j'arrive à vous le présenter comme il le mérite, de quelle empreinte le caractère lorrain marqua tous ses actes, par sa froide raison, sa lucide intelligence, son labeur incessant, et par ce dévouement absolu et fidèle à ses princes, dont ses ancêtres lui avaient donné l'exemple.

Fils d'un ancien page de Léopold, qui ne put se résoudre à demeurer en Lorraine, quant le chef de la vieille dynastie dut gagner la terre étrangère, Nicolas-Charles de Vincent naquit à Florence le 11 août 1757. Son père y avait épousé Suzanne Richard de Chesnois, fille d'un gentilhomme lorrain qui continuait, comme lui, à servir François III, devenu grand-duc de Toscane. Il prit du service dans les armées impériales, et fit avec elles plusieurs guerres de 1737 à 1763. Le titre de baron du Saint-Empire vint en 1764, récompenser ses services. Cette même année, le colonel de Vincent quitta l'Italie, avec sa famille, pour revenir à Nancy, où il possédait une maison, du chef de sa femme, dans la rue de la Congrégation.

Le jeune Nicolas-Charles qui devait s'illustrer au service de la Maison d'Autriche, dans la carrière des armes, et dans la diplomatie, passa neuf années à Nancy, où il perdit sa mère à l'âge de sept ans, et où son père se consacra à son éducation. Le baron de Vincent entendait que son fils aîné entrât au service militaire autrichien, dès que son âge le lui permettrait. De bonne heure, il lui avait présenté, comme un devoir impérieux, de consacrer sa vie à ses anciens princes, et les souverains qui régnaient alors à Vienne n'étaient-ils pas l'une l'épouse, l'autre le fils aîné du dernier duc de Lorraine.

Aussi quand l'occasion lui fut offerte par son vieil ami, le comte de Saintignon, lieutenant-général au service de l'Autriche, et colonel propriétaire d'un régiment de cavalerie wallon, il accepta avec joie pour son fils, une sous-lieutenance au régiment de Saintignon-dragons, en garnison à Gand et à Mons. Le jeune Vincent quitta donc en 1773, à l'âge de seize ans, le toit paternel, le coeur un peu gros de laisser là un père qu'il aimait, un frère et une soeur, compagnons de son enfance, mais fier de son uniforme et plein des illusions qui adoucissent, chez un jeune homme, bien des amertumes.

Il ne reverra Nancy qu'à de longs intervalles, dans la période active de sa vie, pour fermer les yeux de son père en 1776, puis pour quelques rares séjours, consacrés à des soins de famille, ou à sa terre de Bioncourt, aux bords de la Seille. Il passera vingt et un ans dans ce régiment qui s'appellera successivement Saintignon, Arberg, puis la Tour, enfin Vincent, quand il en deviendra lui-même colonel-propriétaire en 1806. Il sera un officier sérieux, appliqué, plus adonné à ses devoirs militaires qu'aux plaisirs du monde, sans cependant les dédaigner. Il nouera, dans la haute société belge, de précieuses relations, il y épousera Charlotte, comtesse de Rodoan, chanoinesse du chapitre de Mons, nièce de la princesse de Gâvre, grande-maîtresse de la maison de l'archiduchesse Marie-Christine, gouvernante des Pays-Bas. Il pensera alors à un avenir où le service des Pays-Bas lui permettrait de conserver un pied en Lorraine, comme possesseur d'un fief dont il aimait la terre.

Cependant en 1788, à la suite d'un différend avec le comte d'Arberg, son général, il donnera sa démission et viendra s'installer à Bioncourt, résolu, croyait-il à mener désormais la vie d'un gentilhomme terrien. Sa femme se rendra à Nancy pour donner le jour à un fils, et lui s'adonnera avec passion à la vie rurale, mettant la main aux travaux de la campagne, se livrant à l'élevage et aux plantations. Mais il était écrit que sa destinée ne serait pas celle du soldat laboureur. L'heure de 1789 a sonné, et cette année de bonheur intime est déjà traversée par les grondements de l'orage révolutionnaire.

Vincent prend part aux assemblées de la noblesse à Nancy, aux élections pour le bailliage de Château-Salins, comme possesseur de la baronnie de Bioncourt. Son bon sens lorrain le tiendra éloigné de la perturbation générale des esprits, des paroles d'énergumène du comte de Custine, des ardeurs du chevalier de Boufflers. Il lui semblera que tout le monde a la tête tournée. Persuadé que les réformes nécessaires doivent être opérées dans l'ordre, dirigées par le roi, et non à la faveur de l'incohérence et du tumulte, il s'émeut au bruit du pillage et de l'incendie des châteaux. Alors désespérant de l'inertie du pouvoir, il propose aux gentilshommes ses voisins de s'armer avec leurs gens pour la défense commune, au besoin pour exercer des représailles. Personne n'osera le suivre. Voyant cela, sa compagne dévouée écrira, à son insu, à l'empereur Joseph II, et obtiendra du souverain sa réintégration dans son régiment.

Mais voici 1792. La France a déclaré la guerre à l'Autriche, et les troupes wallonnes vont donner et recevoir les premiers coups. A sa femme, demeurée à Bioncourt avec ses enfants en bas âge, Vincent a dit adieu. Elle s'est dévouée pour sauver le domaine, elle devait y mourir à la peine en 1797, il ne la reverra plus en ce monde ! Partout il se distinguera avec son escadron de la Tour, devant Lille en 1792, au premier combat d'Altenhoven, à Nerwinde en 1793. C'est au début de 1794 que son avenir va se décider.

L'empereur François II est arrivé en Flandre : on doit adjoindre à son état-major quelques nouveaux aides de camp. Le capitaine de Vincent est chaudement recommandé pour ce service par son général, le comte Baillet de la Tour, et le voilà nommé aide de camp de l'Empereur, et major au corps de l'état-major général. Il paie de sa personne à Wattignies, à Fleurus, et pendant la retraite de 1794, sous Clerfayt. Il prend la part la plus active aux campagnes de 1795, 1796, 1797, sur le Rhin et en Italie. Attaché successivement à trois commandants généraux, Clerfayt, Wurmser et Alvinzi, il reçoit d'incessantes missions qui le mettent en vue, missions difficiles, délicates, périlleuses, mais de quel intérêt ! Le grade de lieutenant-colonel est conquis dès 1796.

C'est Vincent qui est chargé des rapports de Wurmser avec l'armée de Condé, avec ce prince et avec Pichegru. C'est lui que Wurmser, avant de se laisser bloquer dans Mantoue, envoie au chancelier Thugut et au Grand Conseil de guerre à Vienne ; pour exposer la situation et demander des secours. C'est lui encore qui aide Alvinzi, vieux et goutteux, dans la tâche écrasante de former à Goritz une nouvelle armée pour secourir Mantoue. C'est lui toujours qu'après le désastre de Rivoli, l'Archiduc Charles enverra à Vienne, pour rendre compte du péril extrême de la monarchie.

Un armistice est intervenu entre Bonaparte et l'archiduc, tandis que sur le Rhin, les Autrichiens sont en mauvaise posture. Et cependant, l'orgueilleux Thugut s' imagine qu'il a attiré Bonaparte dans un piège. Bon gré mal gré, le ministre a dû dépêcher deux plénipotentiaires, Gallo et Merweldt, pour demander une prolongation de l'armistice, mais Bonaparte ne veut prêter l'oreille qu'à des préliminaires de paix, et menace d'opérer sa jonction avec les armées françaises du Rhin. L'empereur François II a compris le danger, et malgré son ministre, donne pleins pouvoirs à Vincent, avec le grade de colonel, pour aller à Léoben traiter avec Bonaparte.

Aucun historien n'a relaté avec exactitude cette célèbre entrevue, la première qu'ait eue M. de Vincent avec le grand capitaine. Tandis que Gallo et Merweldt, gênés par l'incompréhension de Thugut, s'embarrassent dans leurs formules, Bonaparte coupe court à l'entretien, et emmenant Vincent au jardin, jette avec lui les bases de préliminaires de paix. Il était temps pour le salut de l'Autriche. Vincent qui avait joué serré, autant qu'il était possible, avec son redoutable interlocuteur, avait obtenu, grâce à un sang-froid remarquable, les conditions les moins dures pour son souverain. Les historiens en ont attribué l'honneur à d'autres qu'à lui, et même à des personnages qui n'étaient pas présents aux négociations de Léoben.

Ici se place un détail piquant. Au moment de la signature, le 18 avril, Vincent remarqua que Bonaparte se servait d'un cachet portant l'effigie de César. – Ce n'est pas là un cachet républicain, lui dit-il. – Bonaparte sourit, et tendit à Vincent sa montre de Bréguet : « Elle est parfaite, ajouta-t-il, acceptez-la en faveur de César. » Vincent considéra la montre, cherchant sa réponse, puis la rendit à Bonaparte : « Général, conservez César et son génie, le Rubicon n'est point dans ces contrées, et la montre ne marque pas encore l'heure où je puisse l'accepter. »

Mais il obtint encore, malgré les scrupules de ses collègues, terrorisés par Thugut, l'envoi simultané de courriers aux deux partis sur le Rhin, pour arrêter toute offensive. Il était plus que temps encore, car Hoche et Moreau avaient franchi le fleuve, et culbuté les Autrichiens ; la route de Vienne était ouverte. Thugut, qui ne connaissait pas encore ce fait, reçut fort mal Vincent, porteur des préliminaires, et il fallut que la volonté expresse de l'Empereur en ordonnât la ratification immédiate.

Tel fut le succès qui, malgré le ressentiment du ministre, mit en lumière les talents diplomatiques du baron de Vincent. Nous le retrouverons en 1805 à Vérone, général-major depuis 1800, et chambellan de l'Empereur, chargé par le général de Bellegarde, commandant en chef de l'armée autrichienne d'Italie; de saluer Napoléon après son couronnement à Milan. Il est à la tête d'une suite nombreuse d'officiers autrichiens et hongrois, tous désireux d'être présentés à Napoléon. L'Empereur le reçoit en grand apparat, entouré de quatre maréchaux et de nombreux dignitaires, et lui adresse les paroles les plus flatteuses pour lui, pour le général de Bellegarde, qu'il tient en particulière estime, et pour l'armée autrichienne, dont il apprécie la valeur et l'organisation.

Après le dîner qui suit les fêtes données à l'Arena, l'Empereur s'étend longuement, sur sa politique européenne et sur les raisons qui, selon lui, doivent détourner l'Autriche de se laisser entraîner par l'Angleterre dans une nouvelle coalition. Il l'a ménagée à Léoben, elle a reçu la Vénétie, sa puissance est intacte, son pavillon domine l'Adriatique : quel intérêt aurait-elle à risquer encore les chances d'une guerre ? « Je sais, ajoute l'Empereur, que la clef d'or ouvre bien des portes, mais l'Europe a besoin de la paix. – Sire, répond M. de Vincent, Votre Majesté n'a pas parlé à des sourds, Elle a parlé à des soldats, j'aurais aimé qu'Elle fût entendue par des ministres. » C'est que le général, averti par les revers passés, en a pressenti de nouveaux. Il ne savait pas alors, combien, à quelques mois de là, son rôle allait grandir.

Permettez-moi de rappeler ici un incident curieux. Parmi la délégation autrichienne, se trouvait le comte de Neipperg, lieutenant-colonel aux uhlans de Schwartzenberg. Chargé par son chef du rapport officiel sur l'entrevue, Neipperg le fit précéder d'une lettre, datée de Trévis, le 26 juin 1805, où il conte ses impressions au général de Vincent : « Je répéterai avec bien d'autres, écrit-il, que ce qui, pour moi, distingue éminemment Bonaparte, c'est une superbe volonté qui saisit tout, règle tout, fixe tout, qui s'étend ou s'arrête à propos, et c'est là la première qualité pour gouverner un grand empire. On finit par considérer, comme le font les Français, cette volonté comme un ordre de la nature, et toutes les oppositions cessent. On pourrait lui appliquer les vers suivants :

Par quels destins, faut-il, par quelle étrange loi
Qu'aux princes qui sont nés pour porter la Couronne,
Ce soit l'usurpateur qui donne,
L'exemple des vertus que doit avoir un roi !

Quelle singulière destinée l'avenir réservait à ces deux personnages en présence ces jours-là, pour la première fois !

Le comte de Neipperg, plus tard épouxmorganatique de Marie-Louise, veuve de Napoléon, dont il fut l'ennemi acharné, se souvenait-il de cette lettre et de son admiration première ?

Le regret cuisant de la riche Lombardie perdue l'avait emporté à Vienne sur la prudence. L'archiduc Charles s'avançait vers l'Adige pour la reprendre aux troupes de Masséna. Après la bataille de Caldicro, l'archiduc commence une longue retraite à travers la Vénétie, le Frioul et les Alpes Juliennes, passage dangereux. Il a confié le commandement de son arrière-garde à un homme sûr, le général de Vincent. Pendant plus de deux mois, Vincent manoeuvre, recule pied à pied, et finit, grâce à son énergie, par permettre au gros de l'armée autrichienne de se retirer en Hongrie. Puis, au lendemain d'Austerlitz, l'armistice est étendu à l'armée d'Italie : il s'agit d'établir la ligne de démarcation entre les deux armées. Masséna pressé par Napoléon, qui veut isoler Venise, tend à pousser ses lignes toujours plus avant. C'est encore Vincent, que l'archiduc envoie à Laybach, pour traiter avec le maréchal.

Masséna accueille le général avec courtoisie, et lui déclare qu'il n'aura pas, pendant son séjour, d'autre table que la sienne. Parfois, les pourparlers sont difficiles avec le vainqueur. Vincent obtient cependant, avec sa ténacité coutumière, et un parfait à-propos, des attermoiments à la marche en avant, finalement des concessions, et un arrêt devant les défenses extérieures de Venise. On se quitte après un dernier repas, empreint de cordialité. Masséna invite Vincent à venir le voir bientôt à Paris, et à son château de Rueil, et puis il demande du punch, et se tournant vers ses généraux : « Il faut, Messieurs, dit-il, griser ce général autrichien avec tout son sang-froid. » – Nous bûmes en effet beaucoup de punch, note le baron de Vincent dans ses souvenirs, mais je ne me grisai pas. – On se battait bien à cette époque, mais on s'estimait, et la haine était absente.

Après la paix de Presbourg, il fallut à Paris un diplomate qualifié pour régler avec Talleyrand certains litiges résultant de l'exécution du traité : ce fut un militaire, le général de Vincent. Bien connu de Napoléon et de son ministre, il trouva auprès de ce dernier un accueil bienveillant, dont, il devait bénéficier au cours d'une mission de six mois : « L'Empereur vous connaît et vous apprécie, lui dit Talleyrand, à sa première audience, vous avez l'estime de l'armée française. »

Napoléon reçut le général, un matin, aux Tuileries, seul, debout près d'une fenêtre, l'épée au côté, le chapeau sous le bras : « Soyez le bienvenu à Paris, Monsieur le baron de Vincent, dit l'Empereur en l'apercevant. Lorsque je vous vis en dernier lieu à Vérone, ne partîtes-vous pas ensuite pour Vienne ? » – Il est de notoriété et de fait, Sire, répartit le général, que je n'ai quitté l'Italie qu'à la suite des événements de la guerre. – On me l'avait assuré, reprit l'Empereur, mais je suis, comme un autre, exposé aux faux bruits. Il y a eu quelques malentendus entre nous, quant au passage de mes troupes en Dalmatie ; cela est arrangé, j'en suis fort aise, sans quoi je ne vous aurais pas reçu. Je vous ferais la guerre, si vous me refusiez ce passage, j'en ai besoin pour secourir les Turcs, que vous laissez à la merci de la Russie. Vous auriez pu jouer un grand rôle, et obliger l'Angleterre à faire la paix ; vous ne l'avez pas voulu. Si en 1797, on n'avait pas laissé à l'Autriche un pied en Italie, nous serions restés en paix. A propos, on dit que la Maison de Lorraine regarde toujours du côté de son ancien patrimoine et de l'Alsace ! – Ces idées, répondit le général, pouvaient convenir à Charles IV dépossédé, qui n'avait plus que son armée. Ce n'est pas lorsque, sous la domination de Votre Majesté, l'ordre est rétabli en France, avec un nouvel état de choses, qu'on peut, se livrer à ces chimères. – L'Empereur se mit à rire et fit l'éloge du caractère guerrier du Duc de Lorraine. De longues considérations suivirent sur la politique européenne.

M. de Vincent a noté, de la façon la plus expressive, sa vie fiévreuse à Paris, de mars à septembre 1806, au milieu des tractations de toutes sortes, au milieu des fêtes, des spectacles à la Cour, des réceptions chez les princes et princesses, chez Talleyrand surtout, chez les ambassadeurs, chez les maréchaux. Le temps qu'il peut dérober à ses conversations diplomatiques, à ses rapports, écrits plutôt la nuit que le jour, il le donne à des amis qu'il a à Paris, surtout à ses enfants, dont les longues guerres l'ont séparé, pendant tant d'années, et qu'il a appelés auprès de lui. Ayant enfin, au bout de six mois, remis l'ambassade au comte de Metternich, le futur chancelier, il quitte Paris, après avoir reçu de l'empereur Napoléon, des présents de grande valeur, qui ont été conservés par ses descendants.

Au mois d'octobre survient la guerre avec la Prusse. L'Autriche observe une neutralité armée, et M. de Vincent, à peine de retour, est envoyé à Prague pour surveiller les événements. Il a laissé une relation curieuse et dramatique de la bataille d'Iéna, que lui a communiquée, au bout de huit jours, le chevalier de Gentz, d'après les récits de témoins oculaires, généraux et officiers prussiens en déroute, encore tout étourdis de ce désastre sans précédent.

Nous voici bientôt en 1808. Vienne suit avec passion les péripéties de la guerre d'Espagne, où Napoléon est engagé. A la Cour, un parti rêve de revanche, et l'Angleterre fait luire son or. Mais l'Empereur et l'archiduc Charles sont encore hésitants. Cependant M. de Vincent obtient de l'archiduc un congé de six mois, pour aller en France, surtout à Nancy, où sont ses enfants, et pour revoir Bioncourt, son domaine longtemps délaissé. Le journal de son séjour dans notre ville est intéressant pour l'histoire du vieux Nancy, par les relations intellectuelles, artistiques et mondaines qu'il y entretint, par les noms des familles qui l'habitaient alors, par les personnages qu'il mentionne, comme en formant l'élite.

Mais l'entrevue d'Erfurth est proche. François II qui n'y est pas convié, voudrait, savoir à quoi s'en tenir quant aux projets de Napoléon et d'Alexandre. Menacé par Napoléon, risque-t-il d'être pris entre deux feux ? Le chancelier Stadion, ami personnel de Vincent, le rappelle en hâte de Nancy, pour lui confier cette mission ingrate entre toutes. Nommé, à son retour, lieutenant-général, le voilà bientôt au milieu du parterre de rois, reçu froidement, même avec colère par Napoléon. L'empereur de Russie, présent à la scène, la contemple avec sérénité. Il a, lui, des arrière-pensées, parce qu'il n'a pas d'intérêt à écraser l'Autriche, et la présence de Vincent lui fait espérer, malgré tout, une détente.

Heureusement pour l'ambassadeur, il a rencontré là Talleyrand, ennemi de l'alliance russe, qu'il juge décevante et peu sûre. Le prince de Bénévent lui ménage aussitôt une audience du Tzar, et une entrevue avec son ministre Romanzof, et bien que des mesures aient été prises, pour tenir le représentant de l'Autriche en dehors de toutes les conversations politiques, il a obtenu l'assurance d'une neutralité bienveillante de la Russie.

Napoléon ne se départit à aucun moment de sa sécheresse à l'égard de M. de Vincent, tandis que les maréchaux et les dignitaires français, tout comme les étrangers, se montrèrent envers lui d'une politesse empressée. Il fut de toutes les fêtes données à Erfurth. Napoléon le reçut, le 14 octobre, en audience de congé, poli, mais le chargeant d'avertissements peu voilés, pour le cabinet, de Vienne. « Il passa auparavant chez moi, a dit Talleyrand, et je pus lui dire combien il avait sujet d'être content de tout le monde, et de l'Empereur de Russie en particulier. Son visage était aussi épanoui qu'il peut l'être. En me disant adieu, il y eut de sa part un serrement de mains affectueux et reconnaissant. »

Talleyrand avait déterminé Alexandre à rassurer l'Autriche, mais aussi, comme le Tzar, il lui conseillait la paix, et peut-être, sans l'Angleterre, la guerre de 1809 eût pu être évitée. Le 20 octobre à Presbourg, le général rendit compte de sa mission à l'Empereur François et au comte de Stadion, et l'archiduc Charles lui conféra le commandement de la division de Vienne.

L'ambassadeur français Andréossi n'avait cessé de représenter à Napoléon, M. de Vincent comme un inspireur du chancelier, poussant celui-ci à la guerre. Or, le général demandait seulement qu'on se mit en état de la soutenir, si la politique étouffante de Napoléon y acculait l'Autriche, pour la faire déchoir de son rang de grande puissance. Ici la nuance est importante. C'est le vieil adage romain qui inspirait cet homme de sens froid et mesuré, c'est le *si vis pacem, para bellum*, maxime éternelle, que d'autres ont méconnue trop souvent, pour le plus grand péril de leur pays.

La guerre éclata l'année suivante. L'Autriche, voyant Napoléon obligé de diviser ses forces, crut le moment favorable, et courut à de nouveaux désastres. Cependant la fortune sembla un instant indécise, après Aspern et Essling. Le général de Vincent, jugeant la bataille de Wagram, rapporte que, pendant la mêlée, après une charge où il avait perdu son cheval, il se trouva tout, à coup à pied, en présence de l'archiduc Charles, et le supplia d'ordonner un mouvement qui devait lui assurer la victoire : « Monseigneur, la journée est à vous ! Voyez et à fond ! – Je vois, dit le prince. » Mais l'ordre fut-il donné, ne le fut-il pas ? Le moment passa et le destin s'accomplit.

Jusqu'ici, Messieurs, j'ai esquissé à grands traits, dans sa partie la plus mouvementée, la carrière du général. Il est temps de considérer l'écrivain militaire, et même l'écrivain tout court, qui n'est pas sans valeur. Doué d'une vive sensibilité qui n'apparaît guère sous le masque froid de son visage, et d'une imagination qu'il a, depuis sa jeunesse, mis ses soins à contenir, il écrit d'un style grave, objectif, souvent coloré. Ses jugements sont nets, mesurés, mais rigides comme son caractère ; il dit ce qu'il pense des hommes et des faits. Il a noté, jour par jour, ses pensées, ses actes et ceux des autres. Témoin et acteur des événements, il les a disséqués avec leurs causes et, leurs conséquences, pour en tirer des leçons.

Ses Souvenirs militaires nous offrent, vus du côté autrichien, le cycle des guerres de la Révolution, de 1792 à 1797, la campagne d'Italie de 1805, la guerre de 1809, et, plus anciennement celle de Bohême, au temps du grand Frédéric, et la campagne contre les révoltés de Belgique, sous Joseph II. Il tient surtout à mettre en lumière les causes des revers de l'armée à laquelle il appartenait.

« L'armée autrichienne, dit-il, était en 1792, la première en Europe, au matériel. Mais l'absence de plans, dès le début, le manque de coordination et la lenteur des mouvements, le changement fréquent de généraux en chef, la direction des services laissée au Grand Conseil de guerre, réunion de vieux maréchaux qui siégeaient à Vienne, loin des opérations, une politique de guerre flottante, les intrigues ministérielles ou de Cour intervenant sans cesse dans le choix des chefs et des états-majors, par-dessus tout la composition des quartiers généraux, peuplés de bureaucrates sans patriotisme, préoccupés d'intérêts personnels et de tranquillité, tels sont les motifs, toujours renouvelés, d'une tristesse qui étreint l'officier clairvoyant, en face de son impuissance ! Ce n'est qu'à partir de 1806, que l'archiduc Charles lui-même, commence à devenir plus libre de ses choix. En 1805, ne lui avait-on pas donné, comme chef d'état-major en Italie, le général Zach, « un bon professeur de mathématiques », dit M. de Vincent.

Lamartine a écrit dans son *Histoire des Girondins* que, si Brunswick et après lui Cobourg, avaient eu pour instructions secrètes, en 1792 et 1793, d'aguerrir les jeunes troupes françaises, pour leur apprendre à les battre eux-mêmes ensuite, ils n'auraient pas employé d'autres méthodes de guerre. Ce jugement du poète-historien, nous le trouvons presque terme pour terme, quarante ans auparavant, sous la plume vengeresse de Vincent.

Thugut opposait des généraux septuagénaires à de jeunes chefs hardis et enthousiastes, à un Bonaparte surtout qui révolutionnait leur vieille tactique de la guerre de Sept Ans. Et quand il s'en trouvait un hors de pair, comme Clerfayt. Vincent nous le montre en butte à la jalousie, à la méfiance du pouvoir qui le récompensera de ses succès par une mise à la retraite, avec la Toison d'Or ! Un autre, Bellegarde, qu'estimait Napoléon, et qui dirigea si brillamment les débuts de l'archiduc Charles en 1796, Bellegarde ne commandera en chef que pendant la paix, et demeurera en sous-ordre au cours des guerres, jusqu'en 1814 enfin, où il reprendra la Lombardie.

Le caractère entier et fier du général de Vincent le portait souvent à une froide franchise. En 1779, jeune lieutenant, présenté à Marie-Thérèse, après la guerre de Bohême, par la princesse Esterhazy, il avait osé décliner l'offre de l'Impératrice de le faire passer dans un régiment allemand, en vue d'un avancement plus rapide. Plus tard, en 1811, à Paris, pressé par Napoléon de passer à son service, sous le prétexte qu'étant né à Florence, il était devenu son sujet, il refusa les offres brillantes de l'Empereur, et encourut son vif ressentiment. Il fallut l'intervention pressante de François II, pour qu'il pût, au bout de dix mois, obtenir ses passeports.

Ce général autrichien n'était Autrichien, ni de naissance ni de race, il n'était inféodé à aucun clan. Il jugeait en toute liberté d'esprit, et ne plaisait pas toujours en haut lieu. Il a pour la Maison d'Autriche, où il voit encore la Maison de Lorraine, couru jour et nuit sur tous les chemins de l'Europe, tantôt combattant, tantôt traitant ; il n'a ménagé ni son temps ni sa peine, au point de s'écrier un jour : « Mon Dieu, me sera-t-il donné un temps de repos entre la vie et la mort ! » Voilà le vieux patriotisme lorrain, dans toute sa force et sa fidélité. Mais il ne fut jamais un bon courtisan, et la cour de Vienne n'a pas toujours mesuré sa reconnaissance à la grandeur de tels services.

Nommé gouverneur général des Pays-Bas en 1814, puis ambassadeur à Paris, auprès de Louis XVIII, il suit le Roi à Gand, pendant les Cent-Jours, en même temps qu'il assiste Wellington, comme haut commissaire militaire de l'empereur d'Autriche. Enfin il reprend à Paris, le 25 juillet 1815, la direction de l'ambassade d'Autriche qu'il ne quittera plus, sauf pour quelques missions temporaires, jusqu'en 1826. Là il jouit, auprès du roi de France, d'un crédit que jaloussa souvent le ministre de Prusse, le comte de Goltz. Il servit avec zèle, à Paris, mais aussi avec tact, la politique de Metternich, en ces temps de la Sainte-Alliance.

Veuf, et non célibataire comme l'ont avancé certains écrivains, il tenait son rang sans faste et ne donnait pas de bals. Ceci lui permettait d'éluder les ordres de la cour de Vienne qui entendait refuser aux maréchaux et généraux français les titres allemands et italiens concédés par Napoléon. Ne donnant que des dîners, il invitait ces personnages de vive voix, et se plaçait assez près de la porte, pour éviter l'obligation de les faire annoncer. A la fin de 1825, après le sacre de Charles X, Metternich désirant avoir à Paris un ambassadeur plus mondain, offrit au baron de Vincent l'ambassade de Rome, la première, il est vrai, suivant le protocole, mais que celui-ci considéra connue une disgrâce voilée. Il était âgé, et aspirait au repos. Aussi demanda-t-il sa retraite en 1826, et céda la place au comte Apponyi, celui qui, loin d'imiter le tact de son prédécesseur, devait, en 1827, soulever de si vifs mécontentements dans le monde militaire français.

M. de Vincent ne résista pas, dès lors, à l'appel de la vieille terre lorraine qu'il avait toujours aimée. Les tombes de ses parents étaient à Nancy, dans la chapelle des Tiercelins ; ses filles habitaient Bioncourt, son fils né à Nancy en 1788, et qui avait, épousé en 1810, à Vienne, la fille du maréchal de Bellegarde, habitait en Lorraine, le château de Lesse. Maintenant qu'il avait accompli fidèlement la volonté paternelle, en servant, de toutes ses forces, les descendants des anciens princes lorrains, il allait pouvoir s'adonner sans réserve aux soins de sa riche bibliothèque, et de la magnifique collection de monnaies et médailles qu'il avait recueillies avec passion, au cours de sa vie.

Un dernier service cependant le réclamait encore. Nancy le vit, le 9 novembre 1826, accompagner au nom de l'empereur François II, les cendres des princes et princesses de la Maison de Lorraine aux caveaux de la chapelle ducale. « Ainsi, écrivait dès 1826, le vicomte de Villeneuve-Bargemon, c'est un Lorrain, élevé aux grades les plus marquants dans l'empire d'Autriche, qui a présidé à cette religieuse expiation. En y trouvant le gage le plus honorable de la faveur de son souverain, bien due à de longs, éminents et loyaux services, S. Exc. le baron de Vincent a pu se convaincre également de la satisfaction générale que ce choix a fait éprouver à des compatriotes pleins d'estime pour ses talents, comme pour ses hautes qualités. »

Je ne voudrais pas en rester là, Messieurs, sans vous citer encore ces quelques lignes de la baronne du Montet, datées de 1828 : M. de Vincent ne demande plus rien à l'avenir, mais il compte encore sur des printemps, car il plante chaque automne, et la nature coquette et gracieuse pour lui, hâte la végétation de ses enfants d'adoption. Ce solitaire se survit à lui-même, presque à son siècle, tant il a traversé d'événements importants et vu de hautes vicissitudes. Il n'a de paroles amères pour aucun événement, car ce n'est pas d'hier qu'il désespère de la société européenne. Les fausses pompes des cours, l'éclat de la gloire, la fumée des combats, n'ont pu voiler son regard scrutateur qui, depuis longtemps, a plongé dans un abîme sans fond. Il a prévu tous les revers, et jugeant les hommes de son temps trop faibles pour soutenir l'édifice social, il a renoncé à l'avenir, il pèse les siècles passés, il en a recueilli les médailles. »

Le général de cavalerie baron de Vincent est mort à Nancy, dans son hôtel de la rue d'Alliance, le 9 novembre 1834, à l'âge de soixante-dix-sept ans, en possession de toutes ses facultés, mais non sans de cruelles souffrances, qui n'ébranlèrent point son âme énergique. Il n'avait destiné ses Souvenirs qu'à sa famille et à ses amis. Mêlé sans cesse à cette épopée tragique et merveilleuse qui bouleversa le monde, il y figura toujours avec honneur, et sut en dégager de grandes leçons pour la postérité.

LE GÉNÉRAL BARON DE VINCENT
SÉANCE PUBLIQUE DU 26 MAI 1932

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT, NANCY-PARIS-STRASBOURG. - 1933